

Bernard Chouvier

Le pouvoir des contes

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2018

11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

978-2-10-077292-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

Introduction	1
---------------------------	---

1

L'enfant des contes	5
1 Le lutin	12
2 Le Diable	18
Une histoire ou un conte ?	26

2

Un certain Chaperon Rouge, une certaine Cendrillon	29
1 Le petit Chaperon Rouge	32
2 Cendrillon	43
Pourquoi les contes classiques ?	67

3

Les lieux du conte	69
1 Le dieu Coyote	74
2 Des lieux sans lieu	81
3 La forêt	82
4 La montagne	85
5 Le lac	93
6 Les habitations	97

Enfance et espace du conte	125
----------------------------------	-----

4

Des objets bizarres, des objets magiques	127
1 Le manteau magique	129
2 Le fouet du diable	131
3 Le pipeau justicier	134
4 La poupée qui mange	137
5 La pomme vermeille	140
6 La main de singe	142
7 L'anneau magique	144
8 La serviette enchantée	149
L'enfant et la pensée magique	153

5

Métamorphoses et sortilèges	155
1 La Bête	159
2 L'oiseau	164
3 Lion, chien ou crapaud	174
4 Au début était Psyché	181
Pourquoi la métamorphose ?	184
Conclusion	187

6

Contes épars	191
L'ogre et la petite	193
Le monstre de l'étang	196

Le secret de la princesse Altan	199
La nièce de la Baba-Yaga.....	202
La Nixe	206
Bibliographie	209

Introduction

« *Tout ne dépend-il pas de l'interprétation que nous donnons au silence qui nous entoure ?* »

Laurence Durell, *Le quatuor d'Alexandrie, Justine*.

LONGTEMPS J'AI VOYAGÉ dans les contes, comme on voyage au travers des rêves. Plus j'avancais dans mes découvertes et plus j'étais frappé d'étonnement et d'émotion devant la diversité et la richesse des récits que je rencontrais.

Aujourd'hui, ma passion n'a pas faibli et j'éprouve encore le même plaisir lorsque je trouve, au détour d'un nouveau recueil, un conte ignoré ou oublié. Ma bibliothèque n'a cessé de s'accroître, mais mon désir de connaître reste sans fin. Heureusement, le trésor des contes est inépuisable et je n'en aurai jamais fini de l'explorer. Certes, l'engouement actuel pour ce type d'histoire est tel que l'on croit deviner partout la présence d'un conte et le moindre récit est abusivement baptisé ainsi. Cela ressemble au conte, cela a les atours du conte, mais cela n'est pas un conte. On n'est pas séduit, on n'est pas pris, la magie n'opère pas, on reste à l'extérieur.

Ainsi, je me pose la question de savoir ce qu'est la substance du conte. Il est assez aisé de dire ce qu'il n'est pas. C'est de l'ordre du senti et du ressenti. Mais il reste malaisé d'en saisir la consistance réelle, car à chaque fois qu'on avance une idée pour le définir, le conte s'échappe pour nous dire qu'il est aussi, – et peut-être surtout – autre chose.

Malgré ces difficultés, et sûrement à cause d'elles, je ne renonce pas à chercher à comprendre et à me plonger dans la forêt des contes, quitte à m'y perdre. La meilleure façon de procéder, je crois, est de remonter le temps et de raconter comment j'ai rencontré le conte et comment je l'ai passionnément aimé. C'est en suivant ce chemin pas à pas que les sens s'éveillent et que le sens se fait. Peu à peu, une histoire appelle une autre histoire, les récits s'enchaînent dans une profusion sans cesse renouvelée et chaque conte, au fur et à mesure du sable qui s'écoule, est l'occasion d'une rencontre et d'un partage avec d'autres. Le conte se lit, mais surtout le conte se dit et restaure sans cesse des voix oubliées qui ne manquent pas de trouver un écho créateur chez tous ceux et toutes celles qui lui prêtent une oreille attentive.

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs d'enfance, les contes sont présents, comme un contrepoint à la vie ordinaire. Tantôt c'est leur puissance imaginaire qui vient s'opposer aux interminables périodes d'ennui, tantôt c'est leur pouvoir émotionnel qui vient marquer, en les ponctuant, des situations familiales difficiles. L'abandon, la peur, l'abattement prennent de chaudes couleurs dans les contes, car chacun sait qu'au final ces vécus négatifs seront effacés, au profit d'une harmonie retrouvée.

Puis, au-delà de l'enfance, il reste comme une nostalgie amusée du temps où un coup de baguette magique suffisait pour embellir le monde. L'adolescent que j'étais se perdait dans des problèmes existentiels qui n'avaient plus rien à voir avec les puérils conflits que traversent les héros des contes. Du moins le croyais-je à l'époque, n'ayant nullement réfléchi à la portée symbolique de telles histoires. Je me rends compte à présent, connaissant le travail qui peut être fait à partir des contes, qu'au contraire ils sont un recours et un secours possibles pour ce passage identitaire douloureux qu'est l'adolescence.

Plus tard, devenu parent, on redécouvre, avec bonheur, la chaleureuse présence du conte, à travers le regard émerveillé des enfants. Je ne saurais dire le plaisir infini que j'ai pris à partager, au fil des soirées, ces histoires avec mes propres enfants. Un plaisir mêlé de délicieuse souvenance et de l'accueil ému des émotions candides de celui qui rencontre pour la première fois les terribles aventures de celle qui portait un chaperon rouge ou de celui qui affrontait vaillamment l'ogre de la forêt.

Je ne sais comment m'est venue l'idée de parcourir le monde des contes. Peut-être est-ce à partir du moment où j'ai imprudemment accepté d'assurer à l'Université la formation à la psychologie du conte. Désir d'assurer mes sources ? Insatiable curiosité qui me poussait à vouloir toujours découvrir de nouveaux récits pour les faire partager ? Toujours est-il que je me suis laissé prendre. Plus de répit dans cette nouvelle quête. À chaque fois de nouvelles découvertes, à chaque fois de nouveaux émois. Il n'y a rien de plus fascinant que de se rendre compte combien le nombre et la diversité des contes sont infinis. J'ai beau savoir qu'en réalité, il n'en est rien, que forcément il

existe des limites à leur expansion, j'ai pourtant l'étrange et fabuleuse impression qu'à l'instar du fameux livre de sable de Borges, les pages qui portent les contes se roulent et se déroulent, sans jamais finir. Recueils anciens découverts sur l'étal d'improbables libraires, ouvrages poussiéreux trouvés au fond d'un grenier, nouvelles éditions, nouvelles traductions, invraisemblables récits glanés au cours d'un voyage, livres étrangers aux signes énigmatiques, souvenirs éblouis d'un vieillard oublié, la liste est longue de toutes les occasions de renouveler et d'enrichir notre patrimoine de contes populaires. J'essaierai de rapporter quelques-unes de ces rencontres qui m'ont permis de soutenir ma constance et mon envie. Continents, pays, régions, localités regorgent de ces histoires transmises par la tradition orale et collectées par quelques enthousiastes rêveurs. Je ne citerai comme exemples que quelques contes vellaves d'Ulysse Rouchon que je viens de trouver par hasard ou certains contes de Nouvelle Guinée rassemblés par Céline Ripoll et qui m'ont touché par leur portée universelle et leur insigne beauté.

Il ne s'agit nullement pour moi d'être exhaustif au travers de ces pages, mais seulement de présenter mes coups de cœur, de partager mon plaisir à savourer la langueur d'un récit ou au contraire, sa raideur ou sa brutalité. Au bout du compte, mon but est de faire connaître et comprendre les contes qui m'ont troublé, étonné ou enthousiasmé et de donner à chacun l'irrésistible envie d'aller, lui-même, à la rencontre des histoires capables de le faire rêver.

1

L'enfant des contes

Sommaire

- ▶ **1** Le lutin 12
- ▶ **2** Le Diable..... 18
- ▶ Une histoire ou un conte ?..... 26

J'AI CONNU LE plaisir des contes grâce à ma grand-mère, je veux dire la mère de mon père, car l'autre, je ne l'ai pas connue, j'ignore même jusqu'à son nom. Marie-Victorine était un être d'exception. Elle était déjà, à elle seule, un personnage de conte. Facétieuse à l'excès, comédienne toujours. Grave pour les affaires sérieuses, les contes, les affaires de la ferme et la religion, drôle et enjouée pour le reste, prête à chanter et à danser, dès qu'il en allait des affaires du cœur. Elle se montrait, telle la Baba Yaga, d'une totale méchanceté avec les gens qu'elle n'aimait pas et d'une infinie bonté avec ses petits chéris. Comme vous venez de le comprendre, j'en faisais partie. Pas exclusivement, à mon grand regret, mais j'étais du nombre. Les raisons en sont mystérieuses, comme à chaque fois qu'il est question d'amour. Je crois, quand même, qu'il s'agissait d'un amour très précoce. Juste après ma naissance, ma mère étant tombée gravement malade, mon père prit la décision, contraint et forcé, de me confier à sa propre mère, qu'il n'aimait pourtant pas plus qu'elle ne l'aimait. Et ce fut, comme on pouvait s'y attendre, entre Marie-Victorine et moi, un amour total, un amour sans bornes, à la vie, à la mort. Loin d'elle, je manquais d'air, j'étouffais. Une semaine sans la voir, la toucher, me serrer contre elle était un supplice. Malgré toutes les horreurs que ma mère pouvait débiter sur elle, je n'avais de cesse d'aller la retrouver. Je suppliais

cette mère inflexible de m'autoriser à aller une journée chez ma grand-mère, une nuit ou deux, pas plus. Et je reviendrais sans pleurer, sans me faire prier, c'était promis.

C'était lors de ces jours de pur bonheur, au cours desquels j'avais le droit de tout faire – rester constamment à ses côtés, compter les veines saillantes sur ses mains, partager avec elle des patates bourrées de confiture, jouer sous son regard protecteur, l'accompagner à l'église sans jamais lui lâcher la main et surtout, le soir, aller me coucher à ses côtés, dans son lit si haut qu'il me fallait une chaise pour y grimper – que j'ai découvert mes premiers contes.

Marie-Victorine avait passé toute son enfance dans un lieu perdu du Velay, au cours des dernières années du XIX^e siècle. La ferme du Gachas était si isolée qu'il fallait à la petite fille qu'elle était, plus d'une heure, le matin, pour se rendre à l'école du village. Les guides de l'époque décrivent la vie paysanne de la région en des termes qui laissent rêveurs : « un pays fruste et *sauvage* où bêtes et gens vivent sous le même toit¹ ». Certes, la vie était rude au cœur de ces montagnes reculées du Velay, mais elle forgeait des personnalités bien trempées, des femmes aussi bien que des hommes, solides et fiers. Si la tradition orale devait se maintenir dans sa force et sa pureté, c'était bien dans un tel cadre. Les longues soirées d'hiver, les uns chez les autres, les conteurs circulaient de ferme en ferme. Les marches nocturnes dans la neige, le long des chemins creux et l'interminable cortège des terribles événements, réels et imaginaires, venaient pimenter la vie ordinaire. J'aimais écouter ma grand-mère quand elle évoquait ses souvenirs d'autrefois. Je la voyais courir dans la neige pour rejoindre

1. *Guide pittoresque du voyageur en France*, Tome 4, 1838.

sa classe, se chauffer près du poêle en écoutant religieusement le maître. Je l'imaginai aussi dans la cour de la grande ferme, donnant le grain aux poules, ou sur les chemins oubliés, menant les vaches au pré.

Ce n'était que le soir venu, au retour de l'église et après la soupe, que j'insistais pour avoir une histoire. Elle aimait beaucoup se faire prier et me disait, avec un sourire gourmand : « Tout à l'heure, quand on sera au lit ». Ces moments étaient d'autant plus précieux pour moi qu'ils étaient rares. Avoir cette bonne fée pour moi seul, toute une journée, toute une soirée, toute une nuit m'enchantait au point d'en rêver pendant les monotones semaines passées en ville, auprès de mes parents. Quand nous étions un petit groupe de cousins et de cousines réunis dans la maison de Marie-Victorine, nous avions droit, si nous avions été sages, à quelques contes en patois, à condition de promettre de n'en rien dire aux parents qui trouvaient ces récits trop terrifiants pour des enfants et cette langue occitane impropre à une bonne éducation. Je ne prisais pas beaucoup ces moments dont je trouvais l'intensité émotionnelle moindre comparée à celle où j'étais seul à bénéficier de la parole magique de la vieille conteuse. Je me souviens même d'une fameuse après-midi où, exceptionnellement, les dix-huit petits-enfants étaient rassemblés et réclamaient à corps et à cris une histoire. Bon gré, mal gré, la digne grand-mère s'exécuta, après avoir fait asseoir tout ce petit monde. Le silence obtenu à grand-peine ne dura pas longtemps, les plus grands à l'arrière, commençant à parler entre eux pour se prouver que ces sornettes n'étaient plus de leur âge et les plus petits finissant par s'agiter, se lever et rire. Fâchée, Marie-Victorine s'interrompit assez vite, tapa dans ses mains et donna le signal

de la dispersion. Quelle différence avec les heures de prédilection que je passais, seul avec elle ! Le soir, la table rangée, la vaisselle faite, venait l'heure fabuleuse du coucher. Marie-Victorine commençait par quitter sa coiffe auvergnate. Elle déroulait ses cheveux qu'elle avait gardés toujours très longs, malgré les années et les peignait soigneusement. Puis elle les repliait dans un grand bonnet blanc et enfilait discrètement sa chemise de nuit. Je la regardais du haut du lit sur lequel je m'étais juché depuis longtemps déjà, avide et impatient. Elle éteignait la grande lumière et ne laissait que la pâle lueur de la lampe posée sur la table de nuit. Lorsque nous nous étions, tous deux, glissés sous l'édredon, arrivait le moment sacré du conte...

En ce temps-là, on ne sonnait pas encore l'Angélus du soir. Dès la tombée de la nuit, les esprits et les démons se répandaient partout...

Le visage de la vieille femme s'anima, elle se rehaussait quelque peu, calait son oreiller contre le montant du lit et commençait l'histoire. Je ne pouvais m'empêcher de frémir en voyant ses yeux scruter l'obscurité environnante et revenir se fixer sur moi, en même temps que ses lèvres se mettaient à trembler.

Un soir de la foire, le meunier du Roule rentrait tranquillement chez lui avec son âne. Il avait bien vendu et s'était attardé à boire en ville. Il était gai et chantait le long du chemin. Il ne s'était même pas rendu compte que la nuit était tombée, une nuit noire comme du charbon. L'âne connaissait la route et il avançait, cahin-caha, droit devant lui. Quand le fameux équipage fut arrivé près du village, le meunier entendit les femmes qui battaient leur linge au lavoir. Flic, flac ! Flic, flac !

Les yeux de Marie-Victorine roulaient dans tous les sens et son air devenait menaçant. Je sentais confusément que quelque chose de mystérieux allait se produire. Je m'enfonçais dans mon oreiller, remontant l'édredon jusqu'aux yeux, retenais mon souffle et fixais ardemment le visage de la vieille femme, devenu, en un instant, la face grimaçante d'une sorcière.

Flic, flac ! Flic, flac ! Le meunier se disait : « Tiens, c'est curieux... Qui peut bien laver son linge à cette heure avancée de la nuit ? Mon dieu... et si c'était le lutin ? » Alors, il entendit un long sifflement.

Sfff, sffff ! et puis un ricanement sinistre qui déchirait l'air... Ah ! Ah ! Ah !... Ah ! Ah ! Ah !... Le meunier sautait de son âne et courait vers son moulin, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Je fourrais alors la tête sous l'édredon pour ne plus voir le visage de ma grand-mère dont venait de prendre possession le démon. L'orage passé, je ressortais lentement la tête pour retrouver avec un délicieux frisson, le regard doux et rieur de Marie-Victorine.

Suivait, selon l'heure qu'il était, un chapelet plus ou moins long de contes plus terrifiants les uns que les autres que jamais je n'aurais osé répéter à ma mère, de peur qu'elle m'interdise définitivement les séjours chez cette vieille si déraisonnable.

« Non, non, maman, tu sais, le soir, on n'a fait rien que dire des prières ! »

Et, effectivement, après toutes ces histoires « vraies » qui m'enchantaient et me terrifiaient à la fois, on se remontait bien droits contre l'oreiller, on faisait un grand signe de